

JEAN-BAPTISTE DEL AMO

LE SEL

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

UNE ÉDUCATION LIBERTINE, *roman*, 2008.

LE SEL

JEAN-BAPTISTE DEL AMO

LE SEL

roman

nrf

GALLIMARD

«Ce pourraient être des îlots de lumière — des îles dans le courant que j'essaie de représenter; la vie elle-même qui s'écoule.»

VIRGINIA WOOLF,
Journal

PREMIÈRE PARTIE

Nona

Louise

Elle s'éveilla avec la certitude que les enfants dormaient encore. La perspective du dîner prit forme dans son esprit et, avec elle, la sensation de cette présence, celle des enfants dans leurs chambres à l'opposé du couloir, leurs corps réfugiés sous les couvertures.

Un jour filandreux se glissait par la fenêtre et se brisait à l'angle de la commode. L'aube baignait la chambre. De la maison, elle n'entendait pas le bruit des vagues, mais les cris des mouettes et des goélands lui parvinrent. Si les volets n'étaient pas rabattus et que le jour la trouvait allongée sur le flanc, le visage vers la fenêtre, l'une des premières images qu'elle percevait, sitôt qu'elle ouvrait les yeux, était le haut vol des oiseaux dans un carré de ciel sur le mur. Une traînée de nuages y hésitait parfois. Si les matins étaient gris, Louise y voyait comme un reflet de la mer, une écume qui pouvait être blanche ou même noire. Mais peu important en réalité les entrées maritimes, les oiseaux ne cessent jamais de dominer la ville. Quoi qu'il arrive aux gens de la mer, ils éventrent le ciel indifféremment. Leur constance

lui plaisait, rien ne pouvait perturber leurs circonvolutions. D'ordinaire, elle n'entendait pas leurs cris, l'habitude les fondait dans un décor sonore et familier, mais ils redoublaient de fureur ce matin-là pour parvenir à la tirer du sommeil. Peut-être le vent soufflait-il vers la maison, portant leur concert jusqu'à elle. Ou peut-être était-ce l'inquiétude du dîner qui, déjà, l'avait taradée la nuit durant.

Elle avait rêvé qu'ils étaient attablés dans une cuisine. Ce n'était pas tout à fait la leur, mais elle était familière. Armand discutait avec les enfants. Elle ne voyait pas leurs visages et elle ne pouvait définir leurs âges. Louise n'entendait pas non plus distinctement les paroles d'Armand; elle en était contrariée et se persuadait qu'il parlait d'elle, critiquait le repas ou la tenue de la maison. Puis elle s'apercevait du clapotement de ses pas, tandis qu'elle marchait de la table à l'évier. Louise baissait le regard au sol et voyait une flaque d'eau s'étendre sous la table, sur le carrelage, sans que quiconque s'en inquiétât. Armand continuait de marmonner des paroles inintelligibles et les enfants restaient immobiles et troubles. Cette eau qui la terrorisait ne cessait de se répandre et atteignait aussitôt ses chevilles. Louise exhortait les enfants à réagir, à lui dire ce qu'il se passait, mais aucun ne daignait lui répondre et tous fixaient Armand, figés comme des pierres. Elle se souvint de l'épouvante implacable à l'idée que l'eau qui ne cessait de monter menaçât la table, le repas et la famille. Face à l'indifférence des siens, Louise cherchait en tous sens l'origine de cette fuite et découvrait avec stupéfaction que l'eau jaillissait d'Armand. Elle s'écoulait des jambes de son pantalon, du col et des manches de sa chemise, de ses lèvres dont elle ne distinguait pourtant pas les mouvements.

Puis, comme cela arrive parfois dans les rêves, elle prit conscience de l'irrationalité de cette scène : elle devait s'éveiller. Armand était mort, les enfants et lui ne pouvaient être réunis à table. Cette cuisine, elle la créait de toutes pièces. L'eau à son genou était sans consistance. Voici le rêve dont Louise parvint à s'échapper plusieurs fois la nuit qui précéda le dîner. Elle s'éveilla dans la moiteur des draps, puis retomba dans un songe approximatif.

*

Que les enfants fussent encore au lit, bien qu'ayant quitté la maison depuis tant d'années, et que le même jour se tînt le repas qu'elle avait prévu ne la heurtait pas. Elle trouva dans cette absurdité, loin de toute notion de temps, un bonheur semblable à celui qu'elle éprouvait lorsque, Armand parti au port, les enfants rejoignaient sa chambre le matin. Sitôt éveillés, ils venaient se glisser entre les draps et l'enserraient de leur chair tiède. Ce souvenir, seule la torpeur offrait à Louise de le revivre. Il lui fallait s'échapper de l'instant, se laisser vaciller dans l'inconscience pour se sentir encore en vie. Elle chercha à prolonger la certitude de leur présence, mais la réalité de la chambre s'accrut tandis que les stores tranchaient des lames de jour et dessinaient sur son bras replié des intermittences rousses. Louise renonça malgré elle à l'idée de leurs lits, à leurs visages ensommeillés dans l'encadrement de la porte. Autour, la maison avait le silence et l'immobilisme des stèles. De la chambre, elle imagina le dédale des pièces avec le sentiment d'habiter une carcasse, une épave bien trop grande. D'autres ont essayé de dire le vide que laissent les départs.

Louise s'assit au bord du lit. La chemise de nuit remonta sur ses cuisses. Elle caressa la moquette de la plante de ses pieds. Elle décida d'ouvrir en grand les fenêtres, de battre les tapis avant le soir, d'aller au marché; elle planifia ces choses insignifiantes dont les femmes de son âge se parent. La venue des enfants l'inquiétait. Leur présence dans la maison lui était douloureuse. Elle la désirait pourtant, et c'est à sa demande que tous venaient ce soir-là, mais ils lui apparaissaient avec brutalité dans une pièce ou dans l'autre, si démesurément grands qu'elle en venait à douter de les avoir enfantés et voyait en eux des inconnus. C'est pourtant, on le dit, chose normale et les enfants n'ont de cesse, sitôt extraits de la chair maternelle, de s'en éloigner et de gagner indépendance et étrangeté. Louise n'y pensait pas avec précision, elle se contentait d'observer le jour poindre par la fenêtre et d'ordonner les gestes à venir.

La veille, elle avait commencé à ressentir dans ses doigts cette tension, une raideur dans ses mains, familière et redoutée. C'était après qu'elle eut téléphoné à Jonas. Elle avait raccroché et, lâchant trop brusquement le combiné, elle avait su que la crise ne tarderait plus. Dans la nuit, les choses avaient empiré, et peut-être étaient-elles responsables de la confusion de ses rêves. Louise prit ses gélules de Griffes du Diable dans le tiroir de la table de nuit, sachant pourtant qu'il lui faudrait passer aux anti-inflammatoires. Déjà, il lui semblait qu'un fil de métal perçait la peau de ses doigts et forait consciencieusement chacune de ses articulations. Ses mouvements étaient gauches.

La venue des enfants l'excitait aussi; elle se sentait désormais bien éveillée et ne voulait pas se laisser abattre par l'élanement dans ses mains. Un événement inhabituel peut donner aux heures banales qui le précèdent une saveur

particulière ou, par contraste, nous les faire paraître plus insipides encore. Sans être déjà là, les enfants définissaient à la journée des contours qui permettaient à Louise de prendre la mesure de son quotidien. L'ennui teintait ses jours. L'habitude le rendait désormais indécélable. Elle ne s'en plaignait pas et n'aspirait d'ailleurs à rien d'autre. Il jalonnait son existence. Sa vie, lorsqu'elle y songeait, offrait un paysage sans aspérités, sans aucun de ces moments dont on aime se souvenir comme d'un fait exceptionnel, sans point culminant d'où elle l'aurait contemplée sous un angle nouveau. Les images se jetaient et se jetaient encore au seuil de sa conscience, sans jamais une vague plus haute que l'autre. Cette existence pouvait être l'éternité comme une seconde. Elle pensait aux embruns qui auréolaient Armand à son retour du port. Sans doute était-ce dû à l'idée qu'au-delà de la fenêtre, en contrebas, le port s'éveillait — si tant est qu'il s'endorme — en même temps qu'elle. Louise devenait les filets étendus puis hissés à bord des chalutiers, l'affairement des marins, l'échauffement de leurs voix, l'odeur de leurs peaux, puis celle, ferreuse sur leurs mains, des entrailles des poissons. Jamais elle n'avait compris l'excitation de la mer, indéfiniment renouvelée. Les hommes y vont comme ils vont aux femmes, se lassent des femmes, mais jamais du large. Elle pensait à Armand sans y penser vraiment; les disparus nous habitent sans cesse. Ils ne sont pas une image mais une empreinte indélébile, un voile entre soi et le monde, qui le colore à sa façon d'une âpre mélancolie. Désormais, rien ne lui parvenait, aucune image, aucun son, aucun sentiment, sans être pétri du souvenir d'Armand.

Louise se leva et enfila une robe de chambre, les pantoufles qu'elle disposait au pied du lit, puis elle tendit draps et

couvertures, lissa tant bien que mal l'édredon. Elle ne prêtait plus attention à la pièce autour d'elle, aux murs grisonnants et étriqués, aux mailles grossières de la moquette beige ; c'était une chambre désuète où les lés de tapisserie brunissaient, où chaque pan de jour la voyait figurer dans un décor de Polaroid. Ses doigts prenaient des allures de serres. Louise se souvint d'Armand tirant un à un les enfants de leur lit. Il lui reprochait vertement son laxisme :

— J'aimerais que mes deux gars grandissent pas dans les jupes de leur mère.

Il était entré dans la chambre, muré dans son silence de marin — Louise désignait ainsi l'hermétisme dans lequel il s'était si souvent plongé sans qu'il fût alors possible de l'atteindre —, puis il avait marché vers le lit, saisissant rageusement les draps, et il avait cherché au hasard à attraper les bras ou les jambes des enfants. Ils avaient d'abord ri, et elle avec eux, pensant qu'il se prêtait à l'un de ses jeux, mais Louise s'était arrêtée car elle connaissait ce que les enfants ignoraient encore : la fixité du visage d'Armand. Il advint souvent, au cours de leur existence commune, que son mari s'absentât de lui-même. Son caractère changeait. Océanique, pensait-elle. Il s'ombrageait et laissait croire qu'une marée l'éloignait de son enveloppe de chair. Ne restaient face à eux qu'une écorce, le vide et l'obstination de son regard. Ils devaient attendre le ressac, l'instant où surgirait à nouveau ce mari et ce père familiers.

La scène que Louise recréait, ordonnant les draps sur le lit, était l'un de ces moments où Armand avait laissé place à l'homme-écorce. Les enfants avaient compris qu'Armand cherchait en réalité à les happer sitôt qu'elle avait cessé de rire et prononcé d'un ton inhabituel le prénom de leur père dans l'espoir vain de l'apaiser. Ses mains larges, rugueuses,

avaient saisi Albin et Jonas pour les extraire du lit. Louise connaissait la râpe de ces mains sur sa peau. Elle les savait, tour à tour, lascives ou autoritaires, et la violence des gestes assen s en silence sur la blancheur lisse de leurs membres l'avait d separ e. Armand avait déposé les enfants dans le couloir et ils avaient regagné leurs chambres, la haine de leur père gonflant leurs torses étroits, leurs bras marbrés par la trace de ses mains.

— Une bande de teignes, avait dit Armand, des raclées se perdent...

Comme Louise finissait de border le lit, l'inquiétude la saisit à la gorge. Armand s'était imposé entre les enfants et elle. Bien qu'il fût aujourd'hui disparu, il était entre eux l'obstacle incontournable. Il lui était pourtant impensable de circonscrire son époux à ce rôle auquel Jonas, par exemple, condamnait le souvenir de son père. Armand était un être singulier, Louise n'avait pas la prétention de l'avoir connu. Ils avaient vécu l'un près de l'autre, ne partageant en réalité que de courts instants, des éclats fugaces qui les réunissaient. Dès lors, comment pouvait-elle prétendre savoir qui était Armand? Louise voulait croire que l'image la plus rapprochante de l'homme qu'il fut était au confluent de leurs souvenirs à tous, des siens et de ceux des enfants, mais peut-être Armand leur échappait-il encore.

Le lit fait, elle resta à son pied et détailla la chambre, ses doigts repliés vers les paumes de ses mains. Les objets étaient ici figés, il lui semblait que déplacer tel bibelot sur telle étagère demanderait un effort dont elle était incapable, indépendamment de l'arthrose qui la rong ait. Elle n'avait plus la force de lutter contre la maison, de la plier à sa

volonté. Quitter la chambre ce matin-là, c'était plonger dans la vie, ne plus réfuter la proximité du dîner et affronter les préparatifs avec la volonté d'une mère prête à en découdre pour recevoir les siens. Louise se figurait avec exactitude le soir à venir, avant que les enfants surviennent. La lampe du porche la nimberait de fauve. Elle cacherait ses mains, croiserait ses bras dans le dos pour qu'ils ne voient pas les rougeurs de ses doigts. Elle se tiendrait solide dans l'auréole de lumière jetée au sol, sur l'ordre des dalles. Ils viendraient un à un, ou peut-être ensemble. Désordonnés, comme chacune de leurs existences, ou rassemblés par le hasard de leur ponctualité. Elle souhaitait que leur arrivée soit ainsi, fidèle aux instants qui les avaient rarement unis. Ils marcheraient vers elle, ses enfants, sa chair, ses vies encore à vivre. Son regard les embrasserait de bienveillance. Le gravier de la rue crissant sous leurs pas, bercés par leurs illusions, ils sentiraient son amour densifier la nuit et ceindre leurs cœurs. Elle penserait : *Ai-je échoué à protéger les décombres de leurs vies ? Suis-je, comme toutes les mères, une perdante ?* Elle sourirait pourtant, consciente de l'auréole d'or qui draperait ses épaules pour qu'une fois encore, ils la croient indéfectible.

Jonas

La veille, il avait eu sa mère au téléphone et n'avait pas cherché à ce qu'Hicham et lui se déroberent au dîner. Jonas se pliait à cette obligation par crainte de la décevoir, mais il appréhendait toujours l'instant où la famille s'installait autour de la table, en l'absence de son père. Ils mettaient

en scène une convivialité, chacun s'évertuant à donner de soi la meilleure, la plus inexacte des images. Ils veillaient à ne pas parler de lui, et Jonas ignorait s'ils gardaient le silence par respect pour le chagrin de Louise ou par crainte de ce qu'ils pourraient révéler d'Armand.

Hicham était dans la salle de bains. L'eau bruissait contre l'émail du bac de douche. Jonas ne parvenait pas à se rendre dormir et il suivait une ligne imaginaire le long du torse, puis du ventre d'Hicham, là où l'eau devait s'écouler et brûler la peau. Lorsqu'il pensait à lui, se superposaient toujours l'image et le souvenir de Fabrice. Ce matin-là ne dérogeait pas à la règle. La journée se déroulerait ainsi : Hicham se rendrait à son cabinet puis ferait sa tournée de consultations matinales. Jonas irait à l'étang pour les prélèvements. Chacun savait que, le soir, ils dîneraient chez sa mère. Son frère, Albin ; Fanny, l'aînée, leurs compagnons respectifs et les enfants seraient présents.

Hicham, comme d'ordinaire, n'avait manifesté aucune lassitude lorsque Jonas lui avait parlé du dîner. Cette placidité un peu veule l'avait ému dès les premiers instants de leur rencontre, lorsque Hicham était entré dans cette chambre d'hôpital. Étranger à leur passé, il ne portait pas de jugement, n'avait de ressentiment à l'égard de personne, se glissait entre eux avec une aisance et une joie non feintes, une innocence. Pourquoi, alors, Jonas avait-il l'impression qu'ils formaient une antithèse à la famille ? Parmi les siens plus qu'auprès de quiconque, il éprouvait la distance qui peut séparer les êtres et il lui était insupportable qu'Hicham ne partageât pas ce sentiment. Était-ce l'effet de leur différence, ou l'ombre de son père, toujours dressée au-dessus d'eux, en eux ? Ils savaient tous combien Armand les déchirait, mais aussi combien chacun d'entre eux cher-

chait, à sa manière, à brandir l'étendard de sa paternité ou à s'en défaire, sans jamais y parvenir.

De son vivant, comme ils rentraient d'un repas, Jonas avait reproché à Hicham ses efforts pour obtenir l'affection de son père. Il ne voulait lui parler de rien, ne rien avoir à expliquer qui eût paru, sitôt formulé, pathétique ou pitoyable, mais ce qu'il prenait pour de l'obséquiosité — et n'était en réalité qu'une forme de bienveillance — le révulsait.

— Tu n'es pas son fils, avait dit Jonas. Crois-moi, il n'en a qu'un, il est incapable de donner ce que tu attends de lui. Ce type est incapable de donner quoi que ce soit. À personne. Il ne faut rien espérer d'Armand; mon père a de tout temps été l'exact opposé de l'homme qu'il semble être aujourd'hui.

Ce fils dont il parlait, c'était Albin. Hicham avait acquiescé, pourtant conscient que Jonas cherchait à le blesser :

— Ne me demande pas de le juger pour ce que j'ignore de lui.

Hicham avait cette droiture que Jonas n'aurait jamais. Les événements glissaient sur lui, les choses revêtaient une évidence et il arrivait pour cela à Jonas de le détester.

— Et puis, avait-il ajouté, tu vois combien il aime être avec ses petits-enfants, non ?

Jonas s'était détourné vers la vitre, fixant son regard sur les bornes lumineuses du bord de route, qui défilaient à travers son reflet. Il lui était justement insupportable d'être dans la même pièce qu'Armand et les enfants d'Albin ou de Fanny. Rien ne lui paraissait plus faux que les attentions, les câlineries, les mots doux qu'il leur adressait alors. Voir les petits se précipiter dans les bras de leur grand-père

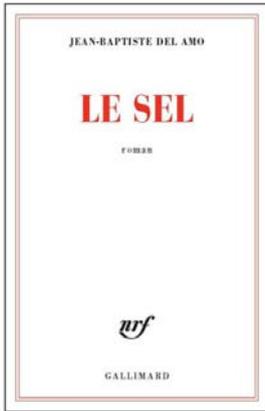
lui soulevait le ventre. Armand ne pouvait être pour eux ce qu'il n'avait jamais su incarner pour ses propres enfants, et Jonas avait ce sentiment de le voir tenir un rôle grotesque dont il aurait été le piètre interprète.

La première fois qu'il avait couché avec Hicham, Jonas était à Toulouse, sur les bords de la Garonne, quelques mois après la mort de Fabrice. C'était un été resplendissant, tout à fait incompatible avec l'idée d'une mort, et c'était pourtant sous un soleil ruisselant qu'ils l'avaient porté en terre, à l'ombre des cyprès et des larges chênes, dans l'odeur des feuillages chauds et de la terre grasse. Hicham l'avait pris sur la banquette arrière de sa voiture. La tête de Jonas cognait contre la poignée de la portière au rythme de ses coups de reins; il découvrait ce sexe gros et circoncis, fidèle à la représentation qu'il s'en était faite lorsqu'il avait cherché à le deviner sous sa blouse d'interne, et donc conforme au désir qu'il avait éprouvé et aussitôt refréné. Jonas ouvrait les yeux, plongeait à travers la vitre dans un ciel incendiaire et voyait se dessiner le visage diaphane de Fabrice dans ces nuances éclatantes; ce visage qu'il avait couvert de ses mains et de ses lèvres quand, entre ses doigts, il commençait déjà à s'affaïsser et à disparaître. C'était un instant d'une douceur exquise où chaque mouvement d'Hicham purgeait sa peine, épanchait le kyste de sa souffrance, fichée quelque part dans son ventre. Jonas pensa à cet instant au matin du jour où se tiendrait le dîner, et il hésita à se masturber avant qu'Hicham ne quittât la salle de bains. Sa chair lui était désormais si familière qu'elle semblait parfois faire partie de lui et se livrer, lorsqu'ils faisaient l'amour, à une forme d'onanisme. Leurs plaisirs

n'étaient plus dissociables. Jonas renonça et décida d'ignorer les élancements de son sexe.

Lorsque, enfants, ils quittaient Sète et longeaient les voies de chemin de fer, ils parvenaient aux étendues marécageuses du bord d'étang. Leurs journées d'errance, ils les passaient dans ces paysages où la terre et la mer se livrent bataille et se disputent les frontières. La boue et le limon s'y mêlent au sable, l'eau surgit au hasard, les roseaux s'y érigent. Ils y faisaient l'apprentissage de leur liberté et étaient, dans ces contrées, comme autant de petits animaux menés par leur instinct de jouissance et de distraction. Jonas avait connu ces sensations, cet éveil sensuel au monde ; il y pensait le matin du dîner. Les flamants roses se regroupaient dans les étangs et il avait découvert une jetée de sable où poussaient des roseaux. Il parvenait à se glisser discrètement à genoux au milieu de l'étendue d'eau et d'une colonie de ces oiseaux flamboyants. Jonas éprouvait la nécessité de se masturber sur cet îlot, un appel impérieux auquel il songeait des heures à l'avance, parfois de longs jours lorsque, la semaine, il avait école et qu'il fallait attendre la délivrance du samedi. Puis il partait avec, pour seul guide, son irrésistible attraction. Jonas s'éloignait de la ville, le feu aux joues, le désir attisé par l'image qu'il gardait de l'île et des roseaux sur lesquels il avait coutume de s'étendre et qui ployaient sous lui. Souvent, l'inquiétude d'être surpris, ou le poids de ce qui lui évoquait vaguement un péché — du moins l'idée d'un acte répréhensible —, compressaient sa vessie et le forçaient à s'arrêter pour pisser dans un fossé ou sur la souche brune d'un arbre. Enfin, lorsque se dévoilaient le marécage et les flamants, il ralentissait le pas et retenait son souffle. Il arrivait qu'ils n'y fus-

I. Nona	11
II. Decima	117
III. Morta	217
<i>Épilogue</i> : Les îles singulières	285



Le Sel

Jean-Baptiste Del Amo

Cette édition électronique du livre *Le Sel*
de *Jean-Baptiste Del Amo*
a été réalisée le 13/07/2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en juillet 2010 par l'imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782070129096)
Code Sodis : N42000 - ISBN : 9782072399879
Numéro d'édition : 178697